



**PRINCESS
MARGARET
- MPS IN
CLASH**

Evening News



1978

Si ceux de Clash n'ont pas sauté avec leur machine infernale comme la plupart des dynamiteurs de 1977, ne serait-ce point parce qu'ils sont les plus forts ? C'est bien l'avis de Bruno Blum qui les a rencontrés lors de l'enregistrement d'un second album crucial.



Mick Jones

Question : *Joe, comment ça te fait de ne plus être en 1977 ?*

Réponse : « Je trouve ça super. Au moins les choses changent vite. *Boum, fini les Pistols, bam, fini les Damned, Wham, le Powerpop arrive, Smash, le Powerpop fini, les temps changent. Et beaucoup de gens attendent de nous qu'on se sépare. Et on va continuer car on a de la chance.* »

La tournée « On parole » de Clash s'achève. Depuis le mois d'avril, ils n'arrêtent pas une seconde. En avril et mai, ils ont enregistré « White man in Hammer-smith palais », leur nouveau single après « Complete Control » et le fabuleux « Clash City Rockers ». Ces morceaux seront sur le pressage U.S. de leur premier album qui va enfin sortir là-bas, CBS New York ayant refusé de le presser, prétextant une production inacceptable. A la même époque ils ont répété la totalité de leur nouvel album, et le 27 mai ils entraient aux studios Island pour graver leur deuxième témoignage sous forme de 33 tours. C'est à cette époque-là que j'ai assisté à la répétition de l'album et que je leur ai demandé des détails sur tout ça. Leur nouveau batteur, Nicky « Topper » Headon et Paul Simonon sortaient de taule pour avoir descendu des pigeons à coups de pistolet à plomb au-dessus de leur garage à répétition de Camden Town, et Mick Jones a dû payer le prix de leur liberté. Ils ont donc été libérés « sur parole » et ça a donné nom à la tournée qui est passée par la fête de Rouge. A vous, Joe et Paul.

« Pour jouer et non pas pour poser »

Joe Strummer : « On va aller aux U.S.A., en France, aussi. Mais pas seulement à Paris. On va enfin tourner sérieusement là-bas.

Bruno Blum : Avec les Lou's en première partie ?

JS : On ne sait pas encore. Peut-être. Mais pour l'instant on s'inquiète plus de terminer ce putain d'album.

BB : Donne-moi des détails à ce sujet.

JS : Il est produit par Sandy Pearlman, le manager et producteur du Blue Oyster Cult. Sinon je n'ai pas grand-chose que je puisse révéler.

BB : Combien y aura-t-il de reggae sur l'album ?

JS : Aucun.

BB : Vous en avez pourtant joué lors des répétitions ces derniers jours...

JS : Peut-être y en aura-t-il un qui se glissera dessus, mais pour l'instant, on n'en joue que pour le pied, et si ça sonne bien on en collera un sur l'album. Mais on n'a pas de projets du style : « ah, celui-ci, c'est LE morceau reggae, tu vois ce que je veux dire ? On verra bien.

BB : J'ai vu Terry CHIMES l'autre jour. Pourquoi s'est-il barré ?

(Terry CHIMES a enregistré avec Clash

leur premier album à la batterie)

JS : Il voulait acheter une Lamborghini Estroller...

Paul Simonon : Je ne pouvais pas le supporter non plus...

JS : Une voiture italienne... et on a essayé de lui faire comprendre que ce n'était pas notre but... mais il voulait faire ça. Et il aime les Pink Floyd ! Alors il est parti former un groupe dans le genre Pink Floyd, Gem.

PS : Il a dit qu'il voulait faire un groupe funk.

JS : Je ne l'accuse pas d'aimer Pink Floyd, mais je me rappelle que le nom est apparu dans la conversation. (rires)

PS : De toutes façons on est bien contents d'en être débarrassés. On a quelque chose de bien meilleur.

(Topper, qui entend qu'on parle de lui, me tape dix pence pour le billard.)

BB : Joe, qu'as-tu raconté à propos du Front National lors de votre premier concert au Rainbow en mai 77 ?

JS : Yeah. J'ai dit quelque chose comme : 130 000 personnes ont voté à Londres pour Front National. Et c'est beaucoup. C'était comme un avertissement, des conneries comme ça peuvent avoir de graves répercussions sur le futur.

BB : Et maintenant ?

JS : Ça a augmenté.

PS : Pas vraiment, ce qui a augmenté vraiment, c'est la publicité autour d'eux. En général en Angleterre les choses sont étouffées, les gens n'aiment pas en parler ouvertement. Maintenant plus de gens sont au courant. Et savent comment agir à ce sujet.

BB : Vous allez donc jouer au Festival anti-nazi à Victoria Park. Vous allez à la manif ?

JS : Tu rigoles. J'y vais en bus. J'économise mon énergie pour le show. Si tu veux être comme Tom Robinson, l'homme du peuple, héros, macho, un « Jack of all Trades » qui sait un peu tout faire qui n'est vraiment maître d'aucune spécialité ; tu peux le devenir si tu ne fais pas attention. Lui va à la manif ; nous connaissons nos limites. On y va pour jouer et non pas pour poser, sinon j'irais probablement.

« Être le dernier groupe punk »

BB : Maintenant que Damned, Pistols et autres Heartbreakers sont séparés, comment ça vous fait ?

JS : On se sent seuls. Nous sentons être le dernier groupe Punk.

BB : Tu les aimais ?

JS : Oui. Mais tu sais, il est plus facile de les aimer après. Maintenant que les Damned sont séparés, il est aisé de s'asseoir et de dire « quel dommage, oh », car quand ils étaient ensemble, il fut un temps où on les haïssait, à cause de la rivalité. On a fini par les rencontrer sur le continent et on les a vus du côté ami. Maintenant c'est vraiment triste. Nous sentons avoir une responsabilité en tant que les derniers qui

restent... On va essayer de garder le dra-peau haut.

BB : Pourquoi penses-tu qu'ils se soient séparés, en dehors des raisons d'ego ?

JS : Je crois que c'est seulement pour ça. Il est vraiment difficile de garder un groupe ensemble. Si tout le monde te dit : « Tu es génial, Bruno, tu es génial », tu te dis que tu es génial, tu t'engueules avec un autre membre du groupe et au lieu d'admettre ton tort, tu dis « j'ai raison », le groupe se sépare, et chacun a raison, génie mais solitaire.

BB : Vous n'avez pas peur de faire figure de vieux punks, en ne vous séparant pas ?

JS : Oh, évidemment, du temps où on a commencé à prendre de l'importance, un tas d'autres groupes rock sont apparus et une nouvelle énergie avec. C'est normal, ça doit continuer. Il viendra forcément un jour où nous serons trop vieux et trop mous pour y arriver. Mais pour l'instant nous n'avons même pas atteint notre apogée, qui arrivera avec l'automne.

BB : Comment ça ?

JS : Eh bien déjà quand on a commencé on savait à peine jouer. Enfin, Mick Jones savait jouer, Paul, pas du tout et moi très mal. C'était il y a deux ans. Aujourd'hui, à toi de juger.

BB : Vous auriez pu sortir un deuxième album plus tôt, quand même.

JS : Oui, mais c'était devenu une course. Tout le monde a sorti un premier album, et les Stranglers, Jam se sont rués dans les studios pour un deuxième. J'ai rencontré le batteur de Jam à Amsterdam et il m'a demandé quand on sortait notre deuxième album ; ils étaient déjà en studio en décembre dernier ! J'ai dû lui répondre qu'on avait même pas PENSE à le commencer ! Et il était complètement étonné. Eux et les Stranglers étaient impliqués dans cette course stupide et leurs disques en ont souffert. Leurs nouveaux albums ne sont qu'un tas de merde. Je pense qu'il est préférable d'attendre d'avoir quelque chose à dire. Et de le dire sans compromission. On s'est beaucoup moqué de nous à ce sujet mais je crois que les gens ne regretteront pas d'avoir attendu 15 mois. C'est l'empressement qui a tué les Damned. Comme les Ramones, ils ont essayé de refaire leur premier LP.

BB : Quelle sera la différence entre votre premier et nouvel album ?

JS : Je crois qu'il sera mieux joué, plus mûr. Moins stupide, moins naïf. Ce sera une attaque musicale de requin. Un morceau, « guns on the roof », parle de la mésaventure de Paul et de Topper pour l'histoire des pigeons qui les a menés en taule. Un autre s'appelle « Tommy gun »...

BB : Vous avez trouvé un titre ?

JS : Le titre de la semaine c'est « Pearl Harbour ». Mais ça peut changer.

BB : Aimeriez-vous jouer à Mont-de-Marsan de nouveau ?

JS : Je fuckin' espère : (le groupe d'approuver) Ce sont les seules vraies vacances que j'ai jamais eues ! Il y avait du soleil partout, c'était super ! Tu te rappelles ? (à Paul). Tu as sauté cette grosse fille et tu as regretté après !

Paul : Bâtard ! Je t'ai vu avec elle ! (Le groupe de rire).

BB : Où pensez-vous jouer à Paris ? Vous avez entendu parler des Abattoirs ?

JS : Ouais... Je suis au courant des événements qui s'y sont déroulés. On a eu assez de merde-là. C'est là que Bob Mar-



ley a joué ?

BB : Oui. Pourquoi jouez-vous au Rainbow, qui est similaire ?

JS : On n'a jamais fait de concerts sans videurs. Et si on joue au Rainbow, c'est parce que le GLC nous y oblige. Il n'y a que là qu'on a le droit de jouer. Le GLC et la presse ont fait de nous un exemple, car nous étions le premier groupe punk à jouer dans une salle de cette taille. Les Pistols faisaient autre chose. On a donc donné l'exemple, c'est pour ça qu'on a eu un million de videurs. Mais on a accepté car on voulait montrer qu'ils ne nous garderaient pas dans les clubs. Le Rainbow est fait pour être utilisé par des êtres humains et ils essayaient de prouver que nous n'en étions pas. Alors on leur a montré. Ils se sont mis leurs préjugés dans le cul et on leur a fait trois shows. Maintenant on a fait nos preuves et on y jouera plus. On va faire plusieurs concerts dans des salles moyennes à la place. On se sentait vraiment merdeux là-dedans. Mais un problème similaire se pose pour Paris...

BB : Le National Front a essayé de vous récupérer, début 77 ?

JS : Pas seulement les journaux du Front mais la presse nationale ont dit ça. Mais les Pistols et nous avons vite rendu les choses très claires. Surtout que nous avions des chansons comme « White riot » qu'ils faisaient passer pour un hymne raciste alors que c'est pas ça du tout.

BB : Qu'est-ce que « London's burning » live fout en face B de « Remote control » ?

JS : On a été à Dunstable faire un film long de trois morceaux. Pendant le tournage on se préoccupait donc de poser pour les caméras sans trop faire attention à ce qu'on jouait. Après ça on est parti en tournée et on a réalisé que CBS avait utilisé la bande live du film pour ce disque, sans nous demander. J'ai entendu ce « London's burning » pour la première fois chez un disquaire. Il n'y avait rien à faire, c'était déjà distribué.

« Pas finir comme Eric Clapton »

BB : Que penses-tu de Bob Marley ?

JS : Je ne l'avais jamais beaucoup aimé. J'avais écouté « Catch a fire » qui ne me plaisait pas trop. Mais j'ai écouté récemment « Natty dead » et « Rastaman vibration » et c'est fabuleux ! Des trucs comme « Talkin' blues »... c'est très catchy, vraiment bon.

BB : Que penses-tu de lui en temps que personne ?

JS : On lui a tiré dessus. Pour autant que je sois concerné, il pond des mots et de la musique, et c'est un génie, vraiment. Il a fait tellement de bonnes chansons... Il est comme Lennon et Mc Cartney, un des plus grands compositeurs. Et on lui a tiré dessus, il y a deux ans à la Jamaïque. Que veux-tu faire si tu es Bob Marley, que tu es un génie, que tu fais de la musique et que partout dans le monde les gens te donnent des tonnes de fric pour ça ? Il ne peut pas rentrer chez lui car on lui tire dessus. C'est très triste. Encore un génie plein de contradictions.

BB : Vous avez été à la Jamaïque ?

JS : Ouais ! On y a été deux semaines avec Mick.

BB : C'était de meilleures vacances que Mont-de-Marsan, mes salauds.

JS : Non, Mont-de-Marsan était dix fois mieux. Là-bas on ne connaît personne. Et puis on y a été pour écrire des chansons, pour être loin de Londres. Comme Bernie ne voulait pas qu'on aille à Paris car on y connaît trop de filles, que New-York était trop cher, j'ai dit en blaguant « Kingston » et il (*Bernie Rhodes, leur manager*) a gueulé « fuck ôôôrrrrf » !, tu sais notre manager est très dur. Deux semaines plus tard il entre au studio et balance deux billets pour Kingston sur la table. Alors que je n'avais fait que blaguer...

On y a écrit dix morceaux pour le nouvel album. En Jamaïque tu ne peux circuler qu'en taxi car il y a des mecs armés de couteaux et de flingues partout. Or là-bas un blanc est un riche américain. Et ils ne posent pas de questions. Ça a fini qu'on a acheté un paquet d'herbe gros comme ça (*il mime deux kilos à vue de nez*) et qu'on est resté à l'hôtel pour la consommation. On a dépensé tout notre fric comme ça et on est resté dans notre piaule à écrire des chansons. Du coup on ne pouvait plus se payer le taxi, ça coûtait au moins dix dollars pour aller à la plage alors on s'est un peu baladés de jour, vers les docks, pour compléter notre stock...

La vie des gens là-bas est incroyablement merdique. Tu serais étonné. Je m'en suis rendu compte après, tu sais ce qui se passe vraiment là-bas ? J'ai découvert après Johnny Rotten que le Sheraton hôtel, c'est comme le Hilton à Londres et que tout Kingston, c'est des bidonvilles. Au milieu il y a à peu près trois hôtels, des gratte-ciel, et des banques. C'est tout au même endroit, à New Kingston. Tout le reste est dégueulasse. Et les musiciens reggae vont tous au Sheraton boire un coup au bar de la piscine, et ça c'est assez bizarre.

BB : Voilà qui ne fait pas pour l'authenticité du reggae.

JS : Je ne sais pas, peut-être je le juge alors que je ne devrais pas. Mais on a cherché Lee Perry, ou Sly Dunbar, Joe Gibbs, et on n'a pas pu les trouver. Sinon mon nouveau favori en reggae c'est Lloyd Lavendar. Quand Clash a commencé je détestais le reggae jusqu'à ce que ma mère me fasse découvrir « House of dreadlocks » de Big Youth. Depuis j'adore. C'était il y a deux ans.

BB : Alors vous ne mettez vraiment pas de reggae sur cet album ?

JS : Ce qui m'inquiète c'est d'être trop à la mode. Je ne veux pas finir comme Eric Clapton. Tu as déjà « White man », notre dernier single, ça suffit comme ça. Il faut être vrai.

BB : Je crois que vous êtes vrais en jouant du reggae.

JS : En tout cas si on en met on y pensera sérieusement pour être bien sûr que ce n'est pas de la masturbation intellectuelle.

« Arriver à être les meilleurs »

BB : Tant que j'y pense, le single promo-

tionnel et superbe « Capitol radio » sortira-t-il un jour dans le commerce ?

JS : Il sera sur le pressage américain de notre premier album, avec les autres singles. Il a fallu qu'on s'engueule avec eux pour qu'ils se décident à sortir cet album là-bas.

BB : Vous continuez donc à porter le flambeau du punk-roque. Ne reste plus qu'à ne pas nous décevoir.

JS : C'est une chose à laquelle tu ne penses jamais. Si on se sépare ce sera probablement parce que je lui ai emprunté son pantalon et que ne lui rendrai pas à temps ou que j'aurai cassé un des disques de Mick Jones. Et tu ne réalises pas que des tas de gens attendent d'écouter tes nouveaux disques. Tu n'y penses simplement pas. S'il te casse un de tes disques, tu te tires de ce putain de groupe, et c'est tout. Mais nous avons la prétention d'arriver à être les meilleurs. Nous pouvons l'être par moments, bien que nous soyons capables du pire. Mais au moins on a l'ambition. Et tu ne t'en tires que comme ça.

BB : Cigarette ?

JS : Non merci j'ai arrêté le tabac jusqu'à ce qu'on ai terminé le LP, parce que je veux pouvoir chanter. Même les joints, à cause du tabac qu'il y a dedans. Après la dernière prise de l'album je fêterai ça avec un gros pétard.

Un bon ami : Est-ce que penses être un artiste ?

JS : Non. Je ne veux pas penser à ce genre de conneries. Si tu te mets à te prendre pour un artiste et à penser que tu es génial, tu n'en sors plus. Ou j'écris un bon morceau, ou pas. C'est tout ce qu'il y a à penser.

Le son du nouvel album de Clash Blanc, fabriqué par Sandy Pearlman, est plus gras que le précédent, plus proche de « Complete control », et moins crû que « London's burning », mais surtout, les compositions ont encore gagné en force ; Le séjour dans les studios m'a définitivement convaincu qu'un groupe de 77 comme eux peut très bien tenir la route à condition de ne pas sombrer dans la mélancolie passéiste mais en continuant bien dans la lignée tracée dans la direction de l'invention, de l'ouverture à tout ce qui est nouveau, et à l'utilisation de la science de l'excitation que Clash maîtrise maintenant parfaitement. Le phénomène punk est mort car il ne peut survivre à la routine. De ce phénomène est née une musique forte, qui nécessitait un perfectionnisme pour survivre. Clash a développé un style unique, souvent mal copié, et se trouve à l'apogée d'une période de créativité face à laquelle aucun doute n'est possible. Le chaos de la fête de *Rouge* n'ayant pu permettre au groupe de montrer ce dont il est capable, l'éventualité d'une tournée française et bien sûr cet album du tonnerre de Zeus ne font qu'exciter mes papilles auditives, mais tout en confiance. Car le Clash n'est plus un groupe que je vais voir dans l'expectative. Je sais à quoi m'attendre sans savoir ce que je vais entendre. Le Clash est un groupe qui fait aussi de la musique. Et eux sont encore là. Peut-être qu'il y a une justice, après tout.

Bruno BLUM.